

Prix Jan Michalski de littérature 2024  
Discours de Kate Beaton, lauréate  
Traduit de l'anglais par Laurent Perez

Bonjour à tous·tes,

Je dois d'abord commencer par des remerciements. J'imagine que la tâche n'a pas été facile pour les membres du jury. Pour avoir participé à des jurys moi-même, je sais combien il semble impossible de comparer des œuvres extraordinaires, remarquables et totalement différentes pour n'en choisir finalement qu'une, ce qu'implique pourtant la mission. Merci donc à Vera Michalski-Hoffmann, Jonathan Coe, Kapka Kassabova, Andrea Marcolongo, Valérie Mréjen, Gonçalo M. Tavares et Sjón pour leur temps et leur attention. Je voudrais également mentionner les autres finalistes, Mathieu Belezi et Irene Solà, qui méritent tout autant les honneurs aujourd'hui ; c'est un privilège pour moi de figurer à leurs côtés. Exemplaires, leurs œuvres s'ancrent dans des lieux particuliers avec chacune une voix qui porte bien au-delà des frontières géographiques et temporelles. Je ressens une affinité certaine avec elles·eux sur ce point.

J'ai grandi dans le village où je vis aujourd'hui encore. C'est une petite localité très rurale, sur une île à l'extrémité orientale de la côte du Canada. Vous n'avez pas le choix de la direction à prendre : à l'est, au nord comme à l'ouest, seul l'océan s'étend à perte de vue. L'île du Cap-Breton se jette presque entièrement dans l'Atlantique. Vous pouvez la quitter par un unique pont vers le sud, via la péninsule de Nouvelle-Écosse, mais il vous faudra encore longtemps avant d'avoir le sentiment d'atteindre la masse solide du continent nord-américain.

Le lieu n'est pas riche. Ce que le Cap-Breton évoque plutôt aux gens, ce sont de beaux paysages conjugués à des difficultés économiques. Je raconte cela pour que vous compreniez un certain sentiment d'obscurité qui m'est, à moi, très familier. Où que j'aille dans la vie, ce sentiment façonnera ma compréhension de la place que j'occupe dans le monde. Ringard·es, pauvres et isolé·es : voilà ce que nous étions.

C'est donc avec gratitude ainsi qu'une grande surprise que je reçois aujourd'hui le Prix Jan Michalski de littérature. En apprenant la nouvelle, j'ai lu les mots « une œuvre remarquable de la littérature mondiale » avec stupéfaction. D'autant plus que le livre pour lequel nous sommes ici, *Environnement toxique*, traite de la période de ma vie où je me suis sentie la plus seule et la plus isolée. Si j'annonçais à cette version lointaine de moi-même, plus jeune, plus vulnérable et vivant alors dans les camps de travailleur·ses d'une mine du nord de l'Alberta, qu'un récit de ses années dans les sables bitumineux serait un jour rangé dans la littérature mondiale, elle ne parviendrait pas à assimiler cette information ; tellement éloignée de sa réalité qu'elle perdrait tout sens.

Je le dis ainsi parce que ma surprise et ses raisons ont leur importance. Lorsque vous êtes issu·e de la classe ouvrière, lorsque vous n'êtes personne dans une industrie gigantesque, lorsque vous êtes ringard·e, pauvre et isolé·e, jamais vous n'imaginez que votre histoire puisse avoir de l'importance pour qui que ce soit.

Je suis si heureuse que mon livre ait trouvé un écho auprès d'un public plus vaste. Je perçois le socle qui nous rassemble par-delà les distances quand nous parlons de classes, de travail et d'industrie.

Nous vivons tous·tes dans une société qui exploite les travailleur·ses et détruit l'environnement. Les mécanismes de pouvoir et le système social, qui affectent même le moins visible des ouvriers, ont des équivalents dans le monde

entier. Aucune histoire n'est unique. Des gens issus de tous milieux m'ont dit qu'*Environnement toxique* leur rappelait leur propre expérience. Des gens qui avaient l'expérience du travail dans l'industrie. Une expérience marquée par d'extrêmes disparités de genre. Un travail empreint de solitude, matérielle ou sociale. Un travail de migrant-es. Nous connaissons cela partout et, s'il est une chose qui me touche, c'est bien le fait que l'intérêt suscité par mon histoire personnelle sorte de l'ombre de plus en plus d'histoires similaires.

Mais *Environnement toxique* n'est pas seulement mon histoire. Je me suis efforcée d'y intégrer autant que possible les différentes expériences dont j'ai été témoin dans les sables bitumineux. De plusieurs manières, j'ai essayé de faire en sorte que mon personnage soit un guide pour les lecteur-rices à travers des récits et des points de vue multiples. J'ai voulu raconter une histoire bien plus grande que moi. C'est un livre qui parle de beaucoup de choses mais je dirais surtout qu'il parle du capitalisme.

Nous sommes habitué-es aux choses telles qu'elles sont. Pour la plupart d'entre nous – ici et en tout cas chez moi –, le capitalisme correspond juste au fonctionnement normal du monde. Une échelle sociale que nous sommes tous-tes supposé-es pouvoir grimper. Pour peu que nous bénéficions d'un peu de confort, de stabilité et d'un minimum d'argent, nous ne nous posons sans doute pas trop de questions. Mais que faire quand vous venez d'un environnement inconfortable, instable et surtout pauvre ? Les chances n'ont jamais été égales pour tout le monde. La modernisation ne profite pas à tous-tes. Pour beaucoup, il n'existe simplement pas d'échelle.

Je viens de l'un de ces endroits. Ma région ressemble à tant d'autres. Les gens y vivaient autrefois d'agriculture et de pêche de subsistance, mais il y a longtemps que ces activités ne sont plus viables et rien ne les a remplacées. Les emplois locaux découlaient du large essor connu par les industries plusieurs générations auparavant. Puis ces industries, plus rentables ailleurs, à cours de ressources ou en faillite, ont fini par être euthanasiées. Elles n'ont laissé, selon le rythme régulier de ce que nous appelons désindustrialisation, qu'un environnement désolant. Le schéma est le même partout. Déclin. Licenciements, émigration, baisse des recettes fiscales entraînant des coupes dans les services publics, fermeture d'associations, dégradation du paysage et des bâtiments, affaiblissement des services de santé, affaiblissement de la santé. Tout cela s'accompagnant d'une augmentation de la consommation de drogues, de la dépression, de la violence de genre et de la délinquance. Être du côté des perdant-es dans une société capitaliste, c'est perdre peu à peu l'espoir, le sens de ses valeurs, l'intégrité de sa communauté, sans rien pouvoir y faire. On nous a conseillé de partir. Mais où aller quand vous n'avez rien et que vous avez le sentiment de n'être rien ? Qu'advient-il de vous ? Quand le cercueil se referme sur une industrie régionale, il reste toujours des gens à l'intérieur.

*Environnement toxique* explore principalement le camp des perdant-es. L'ouvrage, comme je l'ai dit, traite de beaucoup de choses à la fois. C'est une réflexion sur les dynamiques de pouvoir genrées, institutionnelles et gouvernementales, sur le travail, l'argent, sur nos comportements en situation d'isolement, sur la santé mentale, la consommation de drogues, les violences sexuelles, les droits des indigènes, les questions environnementales et les classes sociales. Et tout cela sur la seule base de mes souvenirs.

Dans les sables bitumineux, j'ai côtoyé beaucoup de gens originaires de mon île, qui travaillaient avant dans les mines de charbon, la sidérurgie ou les usines de pâte à papier. J'ai travaillé avec beaucoup de gens de la province de Terre-Neuve qui avaient connu, dix ans plus tôt, le plus grand licenciement de l'histoire du Canada : 40 000 personnes avaient perdu leur gagne-pain du jour

au lendemain. Et j'ai travaillé avec beaucoup de gens comme moi, qui n'avaient pas d'argent, pas d'opportunités chez elles-eux et aucune autre perspective d'avenir. Les entreprises pour lesquelles nous travaillions redessinaient nos vies quotidiennes, professionnelles et personnelles, afin de maximiser leurs profits. Une étude de l'université de l'Alberta a montré que les employé-es des camps des sables bitumineux rencontraient en moyenne davantage de problèmes de santé mentale, de stress lié au travail, de maladies chroniques, et avaient plus souvent recours à des services de santé mentale que la population générale. Ou connaissaient une augmentation des problèmes de santé mentale non traités. Davantage de femmes y dénonçaient du harcèlement et des discriminations au travail. Davantage d'hommes rapportaient avoir eu des idées ou des comportements suicidaires. C'est en observant moi-même ces difficultés – et en en faisant l'expérience – qu'*Environnement toxique* a vu le jour. Ce souvenir n'a jamais quitté mon esprit. Celui des ravages de l'industrie de l'extraction sur l'environnement non plus. Vous pouvez prendre un taxi en ville, traverser ce qui fait le quotidien de la vie moderne, sans jamais penser au pétrole ni au gaz ; mais il est plus difficile de nier la dure vérité lorsque, sous vos fenêtres, vous voyez les pelleteuses arracher la forêt boréale et les communautés indigènes des environs être empoisonnées par les ruissellements toxiques dans l'eau courante.

Lorsque j'ai quitté les sables bitumineux, je me suis rendue compte que la plupart des gens n'avaient aucune idée de ce à quoi ressemblait la vie dans cette industrie parmi les plus importantes de notre pays. Qui faisait tourner les engrenages du moteur économique, de cette prospérité dont nous avons tant profité à l'époque du boom pétrolier ? Si l'Alberta est la seule province canadienne qui n'applique pas de TVA provinciale, c'est en grande partie grâce aux revenus des sables bitumineux. En 2006, à l'époque où se déroule *Environnement toxique*, le gouvernement de l'Alberta a offert un « bonus prospérité » à tous·tes les habitant·es de la province : 1,4 milliard de dollars canadiens en échange de rien. L'industrie pétrolière crée des emplois dans tout le pays. Certain·es affichaient des autocollants sur leur pare-chocs ou portaient des tee-shirts ou des casquettes où on lisait « J'aime le pétrole de l'Alberta » ou « J'aime le pétrole et le gaz du Canada ». Mais en réalité, hormis d'argent, de quoi parlaient-il·elles ? Certain·es critiquaient les sables bitumineux et manifestaient contre l'immense machine à pollution qu'ils constituent en effet mais, là encore, qui étaient les travailleur·ses concerné·es par cette industrie ? Que savait-on d'elles-eux ? Leurs histoires étaient invisibles, masquées par l'image stéréotypée et unidimensionnelle de l'ouvrier·ière, du col bleu casqué, sans relief ni intériorité. Ou par une image sans humains, uniquement traversée d'énormes camions de la Shell ou d'autres grandes entreprises.

*Environnement toxique* n'est que le récit d'un témoin direct. Rien n'est simple ; je n'ai pas de solutions aux problèmes du capitalisme. Mais je ne voulais pas que ces personnes restent invisibles. Voici donc, en somme, ce que nous étions et ce qu'il·elles sont encore. Selon moi, si ce livre a suscité une telle attention, c'est parce qu'il existe très peu de récits sur la classe ouvrière. Ses représentant·es sont moins susceptibles que les plus riches de promouvoir ainsi leur image auprès du grand public. La notion de classe est un aspect de la diversité négligé par la littérature, même si elle se retrouve à l'intersection d'autres identités. Quand des personnages de la classe ouvrière apparaissent dans les livres ou à la télévision, c'est souvent à travers le regard méprisant de la classe moyenne. Ces livres sont écrits par des gens qui n'ont jamais connu cette vie, qui ont eu davantage l'opportunité de devenir écrivain·es et artistes que les personnes issues des classes populaires. L'art est en grande partie une affaire de riches. Celles-eux-là mêmes qui produisent les médias que nous consommons, les récits que nous

regardons, lisons et écoutons, la masse de ce que nous absorbons et que nous considérons comme notre culture depuis des années. Le récit dominant.

Que ce récit sur le travail dans l'industrie, d'une autrice originaire d'une région paupérisée, ait l'honneur de recevoir ce prix, est pour moi une leçon d'humilité et une reconnaissance. Je me sens solidaire de tous·tes celles·eux qui se reconnaissent dans mon livre. Nous souhaitons tous·tes être reconnu·es. Je suis fière que mon livre permette aux lecteur·rices de découvrir un monde qu'il·elles ne connaissaient pas. Mais je ne veux pas que mon livre soit une exception. Nous avons besoin d'une meilleure représentation des travailleur·ses « invisibles », nous avons besoin de nourrir un plus grand appétit pour leurs histoires et leur point de vue. Le bien-être des individus, des communautés humaines et de l'environnement que nous partageons mérite d'être protégé. Trop souvent, ce n'est pas le cas. Le capitalisme est une des meilleures illustrations de l'expression « la fin justifie les moyens ». Mais comment changer substantiellement les choses sans écouter la voix des premier·ères concerné·es ?

J'espère que mon livre ne sera bientôt plus qu'un livre parmi d'autres, au lieu d'une curieuse exception. Je suis très heureuse de la reconnaissance que m'offre la Fondation Jan Michalski. Il me semble que cette récompense ne s'adresse pas seulement à moi, mais aussi à la jeune femme que j'étais, lorsque je travaillais à la mine et que j'habitais dans un camp d'hommes, très loin du regard des autres. J'invite aujourd'hui cette jeune femme, par-delà les années et les kilomètres, à recevoir ce prix avec moi, à se présenter devant vous et à vous dire merci.